Document generated on 04/24/2024 12:31 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Quatre téléfilms québécois

Alain Dubeau

Number 156, January 1992

URI: https://id.erudit.org/iderudit/50214ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dubeau, A. (1992). Review of [Quatre téléfilms québécois]. *Séquences*, (156), 36–38.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

QUATRE TÉLÉFILMS QUÉBÉCOIS

En 1964, avec **Le Chat dans le sac**, Gilles Groulx mettait les mots suivants dans la bouche de Claude, son révolté désabusé: «Je suis Canadien français donc je me cherche». À la lumière des quatre longs métrages québécois tournés pour la télévision présentés lors du récent Festival des Films du Monde, on peut (malheureusement?) supposer cette citation plus vraie que jamais.

En effet, la recherche d'identité, la crise existentielle ou la profonde remise en question semblent composer le noyau des préoccupations des scénaristes et réalisateurs d'ici. S'il est permis d'établir quelques liens entre les thèmes de ces films, le même exercice est possible lorsqu'on considère leur mise en scène. Celles-ci privilégient les dialogues et le développement psychologique des personnages (installant par conséquent un certain statisme) au détriment de moyens formels plus dynamiques (mouvements de caméra, montage, etc.). Or, dans ces histoires où l'originalité ne fait pas légion, un souffle de fraîcheur serait bienvenu. C'est ainsi que les téléfilms s'illustrent comme une accumulation de réalisations sobres, discrètes, non dénuées d'intérêt certes, mais qui, à la longue, finissent par lasser. Tout cela s'avère finalement bien conventionnel et je crois qu'on peut espérer davantage de ces longs métrages. À preuve des films tels que **Les Noces de papier** et **Cuervo**.

L'entreprise de cette série de films demeure néanmoins intéressante, en donnant l'occasion à de vieux routiers de confirmer leur savoir-faire et de rejoindre un autre type d'auditoire. Ces productions servent aussi de tremplin à de nouveaux talents desquels on attend beaucoup. L'absence d'audace stylistique et esthétique dans l'exploitation de la vidéo suscite quand même une réelle frustration. Cela n'empêche pas que le meilleur des quatre titres présentés cette année soit **Nénette** qui, à l'instar des **Noces de papier**, est réalisé en vidéo.

Dans ce film, on fait connaissance avec Hélène, une dentiste de 36 ans souhaitant retracer sa mère naturelle. C'est remplie d'espoir qu'elle participe à une émission des retrouvailles. Elle en ressort désappointée et humiliée. À l'aide de ce passage où l'on remarque une verve ironique proche de la parodie méchante, André Melançon démontre qu'il n'a rien à envier à son collègue Denys Arcand, passé maître dans l'art de la critique acerbe.

La démarche d'Hélène s'avère tout de même efficace puisqu'elle reçoit une lettre. C'est ainsi que Nénette, une femme excentrique, originale et délurée, entre dans la vie d'Hélène. D'ailleurs, le choc initial est grand: sa vie (rangée à souhait...) est perturbée par l'appétit de vivre et l'exubérance de l'envahissant personnage. Le rejet est total. Hélène ne veut pas pour mère cette femme aux abords de la vulgarité. Pas plus qu'elle ne veut l'autre dame, faisant son apparition plus tard, pourtant très BCBG et correspondant mieux à son style de vie.

Et que se passe-t-il donc chez Hélène entre ce vide et ce trop-plein maternel? Nénette conquiert son coeur... et le nôtre aussi!

Andrée et Louise Pelletier ont su concocter un scénario attachant et extrêmement sympathique qu'André Melançon a porté à l'écran avec sensibilité, tendresse et humour. L'apprivoisement d'Hélène opéré par Nénette donne lieu à des moments irrésistibles. Citons la présentation d'Hélène, ressuscitant une composition que

Nénette d'André Melançon

Nénette s'est promise de ne plus chanter depuis la séparation d'avec sa fille, sur les planches du théâtre où la vieille dame fut jadis célèbre et le souper chez Hélène qui met en présence les deux mères: morceau d'anthologie sur l'illustration du malaise!

Le dilemme vécu par la dentiste (quelle mère choisir? laquelle est la vraie?), faiblement traduit par le manque de conviction et d'intériorité dans le jeu d'Andrée Pelletier, se voit pourvu d'une conclusion somme toute prévisible. Un bon point cependant: les auteures n'ont pas jugé pertinent de clarifier l'identité de la véritable mère, brisant ainsi le sentiment de résolution attendu. **Nénette** se veut donc un film sur la rencontre de deux êtres unissant leurs solitudes dans une amitié réparatrice et jubilatoire. C'est aussi l'occasion d'apprécier la remarquable performance d'une grande comédienne, en l'occurrence, Gisèle Schmidt. L'aspect désespéré et final de la quête d'attention de Nénette (son dernier rôle?) lui confère des allures de vibrant appel à l'amour.

L'Enfant sur le lac de Jacques Leduc

Du meilleur, nous glissons maintenant vers le pire... **L'Enfant sur le lac** de Jacques Leduc — filmé lui aussi en vidéo et projeté dans des conditions exécrables — distille un ennui profond. Cette intrigue à saveur freudienne, diluant l'adultère d'une femme dans les eaux troubles du conflit oedipien traversé par son mari, n'apporte rien de neuf au lot de films du même genre. Sous des dehors de drame psychologique contemporain, le film se vautre dans un symbolisme de pacotille ressassant des clichés bien connus: le cauchemar récurrent dû à un traumatisme enfantin, le retour aux sources par le biais d'une recréation du cocon de l'enfance, la mère dissimulant un secret sur son comportement extra-marital, etc.

L'intérêt de **L'Enfant sur le lac** aurait pu se trouver dans l'exploration du chemin de compréhension préconisé par Alexandre mais, au lieu de cela, le cinéaste a choisi la facilité des lieux communs énumérés plus haut. Enfin, et plus que tout le reste, l'identification du spectateur à un personnage tient davantage de l'improbabilité que de la certitude. Aucun des personnages principaux, schématisés à l'extrême, ne nous est sympathique. Alors, à quoi peut-on s'accrocher? Et que dire des comédiens dans tout cela?

René Gagnon, trop monolithique et froid, ne parvient pas à laisser percer les émotions que vit son personnage. Quant à Patricia Tulasne, on a déjà élaboré sur ses capacités restreintes à la sortie de **La Demoiselle sauvage**. Il est inutile d'en rajouter. Toutefois, n'oublions pas que les comédiens ne font que jouer ce qui est demandé... C'est bien connu qu'un bon scénario fait normalement un bon film.

Le script de **L'Homme de rêve** de Robert Ménard fait également défaut. Le résultat final n'est cependant pas aussi désolant malgré la conclusion qui est à hurler de lourdeur. On y rencontre Denise (une sainte!), qui ne vit que pour les autres: son mari invalide, son fils délinquant et sa soeur, malmenée par son conjoint. Même son occupation — femme de ménage — témoigne de son altruisme. Mais son bonheur à elle? Denise a-t-elle des rêves? Oui. Comme tout le monde.

C'est ce sur quoi s'attarde le scénario de **L'Homme de rêve**. Denise fantasme. Dès l'ouverture, une statue d'Apollon s'anime et danse avec elle. Une partition musicale insupportable marquera chaque nouvelle apparition de l'éphèbe, ce qui a pour effet de nous aliéner totalement du monde fantasmatique déjà peu excitant de Denise. Le refuge de cette dernière (son chalet) est cependant plus attrayant. Elle y goûte chaque instant de solitude jusqu'à ce qu'elle tombe sur Christopher, un homme de rêve (?) en chair et en os. À l'aise, cultivé et gastronome, il pourrait bien être un de ses clients. Mais il se cherche et trouve Denise, qui ne demande rien d'autre que de s'abandonner, ne serait-ce qu'un moment. Ils s'aiment, il lui cuisine des mets sophistiqués et elle se confie. C'est lorsqu'elle lui fait part de sa solitude sexuelle — son mari n'est plus le même homme à la suite d'un vol avec agression dont il fut victime — que quelque chose cloche. Une femme telle que Denise ne s'exprime pas de la sorte en abordant son intimité.

C'est principalement dans cette scène que survient le défaut de **L'Homme de rêve**: le scénario pêche par excès d'écriture. Entendre Christopher utiliser un niveau de langage supérieur à la moyenne va de soi, puisque son personnage le demande. Le personnage de Denise, quant à lui, y perd sa crédibilité. On aura beau prêter à Rita Lafontaine tout le talent qu'elle mérite, une réplique fausse sonne faux.

Ce qui se manifeste comme un problème avec **L'Homme de rêve** éclate, comparaison à l'appui, comme une des grandes qualités du dernier film visionné. **Un léger vertige** de Diane Poitras se distingue par son écriture serrée, des personnages bien définis et sa réalisation ne laisse place à aucun temps mort. Détail encourageant, tous ces attributs sont concentrés dans l'unique premier long métrage de la récolte.

Philippe, un journaliste à la pige élevant seul sa fille adolescente, se voit confronté à la rébellion de celle-ci. Sa réaction face au phénomène l'étonne: lui qui se considère ouvert et bien de son temps réalise qu'il est moralisateur et incompréhensif. Catherine le prend tout simplement au dépourvu.

La profession de Philippe le dote d'opinions sur à peu près tout, lui confère des principes arrêtés de même qu'une éthique. Les idées ont pour lui une importance indéniable. Le personnage est passionnant. Lorsqu'il constate que sa fille s'est compromise dans un message télévisé anti-avortement, il ne peut se retenir de lui demander depuis quand elle est contre cette pratique. Il n'admet pas

Un léger vertige de Diane Poitras

qu'elle ait participé à la campagne dans l'unique but de préparer sa carrière: se faire voir le plus possible pour devenir actrice. Il voudrait en parler avec elle, mais s'y prend mal. Elle fuit. Il est pantois devant ses maladresses. La compétence de Paul Savoie dans ce personnage envahit l'écran. Il faut absolument voir ce comédien plus fréquemment au cinéma.

Le drame est au centre d'**Un léger vertige**, mais il n'est pas appuyé. Diane Poitras et son coscénariste Michel Langlois se font concis. Le film semble porté par une légèreté, mais camoufle une profondeur certaine. On la retrouve dans les préoccupations des personnages, leurs contradictions, leurs questionnements, etc. La facture simple et linéaire du film ne vient que soutenir l'action et c'est très bien ainsi. On ne requiert pas de la réalisatrice qu'elle innove. Il se dégage d'**Un léger vertige** un sentiment général d'ouvrage bien fait. C'est déjà beaucoup si l'on s'arrête à la qualité des productions québécoises de 1991.

Vite! Un deuxième film!

Alain Dubeau

design
AMBIANT INDUSTRIAL GRAPHIQUE
AMCRIN
CINÉ & TV & SCÈNE
• CONCEPT DE DÉCOR ET COSTUME
• AFFICHE DE FILM & SPECTACLE
• ILLUSTRATION POUR GÉNÉRIQUE
• CROQUIS POUR DÉCOUPAGE
• MAQUETTE DE TRUQUAGE CINÉMATOGRAPHIQUE
2755, KENT #103, MONTRÉAL, P.Q. H3S 1M8
TÉL.: (514) 738-4460 • FAX: (514) 382-1995